

vu un Faucon venir à trente pas de mon fusil, se jeter sur une Sarcelle que je venais d'abattre. Il n'est pas moins avide de Pigeons que de Canards : il court se jeter au milieu de leurs bandes qui voyagent dans les hautes régions de l'air et qui, pour échapper à sa griffe, exécutent les plus habiles évolutions : il ose même quelquefois les attaquer dans le domicile que l'homme leur a préparé. J'en ai surveillé un, pendant plusieurs jours, qui avait conçu une telle affection pour mes Pigeons qu'il se permettait d'entrer dans le colombier par une porte et en sortait par l'autre avec une victime : voyant la terreur et le désordre que ses invasions causaient parmi mes Pigeons, et craignant que ceux-ci n'émigraient, je mis à mort le voleur.

Quand le Faucon est en quête, il se perche souvent sur les branches les plus élevées d'un arbre, dans le voisinage des terres marécageuses : on voit sa tête se remuer par saccades périodiques, comme pour mesurer les distances qui le séparent de sa proie : il épie une bécasse depuis quelques instants : tout à coup il se précipite sur elle avec un bruit terrible, l'étreint de ses serres acérées, et va la dévorer dans quelque bois voisin.

Il plume adroitement avec son bec sa proie qu'il tient entre ses pattes ; aussitôt qu'une partie est plumée, il la déchire en lambeaux, dont il se repait avidement ; s'il voit s'approcher un ennemi, il s'enfuit avec son butin, et va le cacher dans l'intérieur de la forêt. C'est surtout en rase campagne qu'il montre de la défiance.

Malgré la justesse de son coup d'œil, la rapidité de son vol et l'habileté de ses manœuvres, le Faucon Pelerin ne réussit pas toujours à s'emparer de sa proie : Baumann a vu un Pigeon, poursuivi par un Faucon, se précipiter dans un étang, plonger, sortir de l'eau sain et sauf et échapper ainsi aux serres de son ennemi. Quelquefois même ce rapace est vaincu par des oiseaux moins puissants que lui : M. Gerard a vu un Corbeau tuer un Faucon d'un coup de bec qui lui fendit le crâne.

J. M. LEMOINE.

(A Continuer.)

EDUCATION.

PÉDAGOGIE.

DE LA MANIÈRE D'INSTRUIRE LES ENFANTS EN LEUR FAISANT TROUVER LES CHOSSES.

(Suite.)

Quoiqu'il en soit, ce qui serait un inconvénient grave dans un enseignement plus élevé, cesse d'en être un ou en est un bien moindre dans l'enseignement primaire, où il s'agit encore moins de donner des connaissances que de développer l'intelligence, de former le jugement et de donner de bonnes habitudes à l'esprit ; car les connaissances elles-mêmes n'ont de valeur que par le développement de l'intelligence ; et, pour des enfants, la culture de leurs facultés est le meilleur moyen d'étendre les connaissances qu'ils peuvent avoir déjà. Or, y a-t-il une meilleure manière d'enseigner mieux, qui exerce les facultés et donne de meilleures habitudes à l'esprit, que celle qui force à réfléchir avant de parler, à observer les choses, à les examiner, les juger, les comparer, pour s'en rendre compte et pour en tirer des conséquences exactes ?

Nous reconnaissons cependant que cette marche n'est pas toujours possible, et que parmi les branches d'instruction où l'on peut s'en servir, il y en a qui se prêtent mieux que d'autres à son emploi ; il y en a également où cet emploi est plus avantageux que dans d'autres ; puis, il est un degré d'enseignement où les inconvénients l'emporteraient sur les avantages. Ce sont autant de points qu'il faut prendre en sérieuse considération et que nous n'aurons garde de négliger dans ce que nous dirons à ce sujet. Il nous suffit, pour aujourd'hui, d'avoir appelé l'attention sur cette manière d'instruire les enfants. Maintenant, pour joindre la pratique à la théorie, nous allons donner un exemple de la façon dont on peut procéder.

Afin que cet exemple soit plus significatif, nous prendrons un sujet qui est un peu en dehors de l'enseignement habituel des écoles primaires, bien qu'il s'agisse d'une chose que tout homme doit connaître, et dont il n'y a, par conséquent, pas un instituteur qui ne doive parler à ses élèves. En voyant comment il est possible de mettre à leur portée une question en apparence assez abstraite, les maîtres verront comment ils peuvent faire comprendre par ce procédé une foule de choses qui rentrent davantage dans le cadre ordinaire de leurs leçons.

Nous supposons qu'on se propose d'apprendre à des enfants que le soleil ne tourne pas autour de la terre, mais que c'est la terre qui, en tournant sur elle-même, produit les phénomènes apparents que nous désignons sous le nom de lever et de coucher du soleil. Cette leçon s'adresse naturellement aux élèves les plus avancés de la classe, à ceux qui ont déjà une certaine habitude du calcul. Nous montrerons dans d'autres leçons, sur différents sujets, comment on peut procéder de la même manière avec des enfants de tout âge.

Leçon sur le lever et le coucher du soleil.

Le maître. On parle toujours du lever et du coucher du soleil, du soleil levant et du soleil couchant : est-ce que le soleil se lève et se couche tous les jours ? — *L'élève.* Il le fait bien.

M. Comment cela ? — *E.* S'il ne se levait pas, il ferait toujours nuit, et s'il ne se couchait pas, il ferait continuellement jour.

M. Bien ; mais que fait le soleil quand il est couché et avant qu'il se lève ? — *E.* Je n'en sais rien.

M. De quel côté de cette salle se lève-t-il ? — *E.* A gauche. (Il est bien entendu que pour cette leçon les élèves sont supposés regarder le midi. Si cela n'était pas possible, les mots à gauche, à droite, etc., devraient être changés en conséquence.)

M. Et de quel côté se couche-t-il ? — *E.* A droite.

M. Mais s'il est à droite quand il se couche, comment peut-il être à gauche quand il se lève ? Il ne reste donc pas à la place où il se couche ? — *E.* Non, Monsieur, il revient à la place où il s'est levé.

M. Le soleil ne se couche donc pas de la même manière que vous ; il n'entre pas dans un lit ? — *E.* Oh ! non, Monsieur.

M. Et il n'en sort pas davantage quand il se lève ? — *E.* Non.

M. Qu'est-ce donc que le lever du soleil ? — *E.* C'est le moment où le soleil commence à paraître le matin.

M. Et le coucher ? — *E.* C'est celui où il disparaît le soir.

M. Lorsqu'il commence à paraître le matin, que fait-il ? — *E.* Il s'élève peu à peu.

M. C'est pour cela qu'on dit qu'il se lève lorsqu'on le voit paraître le matin à l'horizon ; il s'élève en effet insensiblement.

M. Jusqu'à quelle heure s'élève-t-il ? — *E.* Jusqu'à midi.

M. Et après cela que fait-il ? — *E.* Il commence à descendre jusqu'au soir, où il se couche.

M. On dit alors qu'il se couche parce que nous le voyons disparaître au-dessous de l'horizon, comme on a dit le matin qu'il se levait lorsqu'on l'a vu paraître au-dessus. Mais, puisqu'il se retrouve le matin à la place où il s'est levé la veille, est-ce qu'il revient par le même chemin ? — *E.* Non, Monsieur, car alors on le verrait toujours et il ne ferait pas nuit après son coucher.

M. Mais le verrait-on marcher dans le même sens ? — *E.* Non, Monsieur, il irait alors en sens inverse, de droite à gauche.

M. Dans quel sens va-t-il donc pendant le jour ? — *E.* De gauche à droite.

M. Mais, si le soleil ne revient pas sur ses pas, que fait-